



HAL
open science

Cartographier les exclus : géographie de la destruction (Iran 1979-1988)

Bahàr Majdzàdeh

► **To cite this version:**

Bahàr Majdzàdeh. Cartographier les exclus : géographie de la destruction (Iran 1979-1988). Contre-cartographier le monde, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), pp.193-202, 2021. hal-03669725

HAL Id: hal-03669725

<https://hal.science/hal-03669725>

Submitted on 17 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cartographier les exclus : géographie de la destruction (Iran 1979-1988)

Bahàr MAJDZÀDEH
Artiste-chercheuse
Université Aix-Marseille

La carte est une image simplifiée de phénomènes complexes. En dévoilant certaines informations et en excluant d'autres, elle est une représentation inéquitable: c'est pourquoi elle cultive l'imagination. Elle constitue un cadre à l'intérieur duquel un artiste peut faire apparaître des éléments exclus et intervenir lui-même pour enquêter de façon innovante dans l'espace et aboutir à une description graphique qui diffère de celle d'un géographe. L'artiste, en imaginant un mode alternatif de lecture de la carte peut faire apparaître ce dont celle-ci ne peut rendre compte dans son format classique. C'est cette idée que semble également évoquer Gilles A. Tiberghien, lorsqu'il écrit que « la carte met toujours en jeu un imaginaire d'un genre particulier »¹. Il ajoute : « Imaginer n'est pas simplement 'évoquer une image'. »² L'accent est mis sur l'expérience et ce qu'il est possible de dérouler à partir du réel. Les informations qui figurent sur la carte se basent sur la réalité des éléments sur le terrain et, même si elles tendent souvent à s'en écarter, les cartes nous disent assez du réel. Tiberghien poursuit sa réflexion sur la relation que l'imagination peut entretenir avec la carte : « elle m'en donne une représentation, mais aussi elle me connecte à un certain nombre de ses points qui composent pour moi une plateforme me permettant d'agir, une surface de mouvements possibles. »³.

Chaque carte géographique est une représentation, une image, qui atteste l'existence d'un endroit. La géographie est une science qui s'intéresse à la surface terrestre et à la relation entre

¹Gilles A. TIBERGHEN, « L'artiste contemporain cartographe » in Catherine HOFMANN (dir.), *Artiste de la carte, De la renaissance au XXIe Siècle*, Paris, Autrement, 2012, p. 202.

²Gilles A. TIBERGHEN, *Finis terrae, Imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard, 2007, p. 131.

³*Ibid*, p. 132.

les sociétés humaines et leur environnement. La division de l'espace et la formation des lieux constituent également pour le géographe des sujets d'intérêt. Comme l'affirme Jean-Marc Besse : « La géographie, ou, plus précisément, la carte donne à voir et à connaître le non-vu. [...] Il s'agit bien de témoigner du monde terrestre, c'est-à-dire d'en organiser la visibilité. »⁴ Dans mon projet *Géographie de la destruction (Iran 1979-1988)*, qui constitue le sujet de cet article, le travail du géographe est remodelé pour montrer une autre facette de la carte de Téhéran afin de représenter et de témoigner de ce qui ne figure pas sur la carte et n'a pas été découvert. Le « non-vu », comme le souligne Besse, est imaginé et rendu visible, même s'il demeure précaire.

La géographie de la destruction (Iran 1979-1988)

Ce projet s'inscrit dans un travail à la fois théorique et pratique qui reflète la confrontation d'une artiste-chercheuse avec un passé violent : celui de l'Iran entre 1979 et 1988. Cette période tumultueuse aussi bien sur le plan social que politique se situe entre deux moments décisifs : la Révolution de 1979 et le massacre des prisonniers politiques de l'été 1988. Cette période fut également marquée par huit ans de guerre entre l'Iran et l'Irak. À partir des effets qu'a produit la violence étatique au sein des différents groupes sociaux et dans les espaces publics à Téhéran, l'attention est plus particulièrement portée sur la question de la trace en rapport avec la carte. Cette question est abordée en relation avec la représentation artistique face aux phénomènes spectraux tels que les violences de masse qui ne laissent pas de trace. C'est là que réside le défi esthétique de ce projet : réhabiliter les fantômes, faire ressurgir une image du passé de la ville dans son présent et matérialiser une perte qui ne peut, par nature, être mise en image. Dans ces travaux, je ne me suis pas intéressée en priorité à la succession chronologique des faits. En effet, en m'inspirant de la théorie de Walter Benjamin sur l'Histoire⁵, je me suis concentrée sur quelques fragments significatifs de ce passé. Du point de vue de Benjamin, la

⁴Jean-Marc BESSE, *Face au monde, Atlas, jardins, géoramas*, Paris, Desclès de Brouwer, 2003, p. 10.

connaissance historique requise pour produire une conscience critique du présent n'est pas celle des événements clés de l'histoire des vainqueurs, mais celle des fragments, des restes qui sont parfois enterrés, cachés et à moitié oubliés dans les interstices de la culture. L'attention est attirée sur des traits particuliers de ce passé qui fourniront les éléments d'une réflexion à la fois artistique et critique, et qui permettront de représenter des restes de la destruction survenue à cette époque.

Ces projets artistiques n'ont pas pour prétention de représenter ce qui a été détruit, mais plutôt les restes de la destruction, ou, pourrait-on dire, la forme qu'ils ont prise aujourd'hui. Je suis partie en quête de ces restes tout d'abord dans le psychisme et dans la mémoire collective⁶ des groupes politiques anéantis, puis dans les cartes de Téhéran et, enfin, dans un lieu banni. Il est question dans ce projet de différents espaces, qu'il s'agisse d'espaces détruits, comme Shahr-e no (le plus grand bordel d'Iran), d'« espaces d'exceptions », comme le sont les fosses communes des militants politiques, ou enfin d'espaces idéologisés, comme l'ont longtemps été les espaces publics à Téhéran. Ils constituent des lieux à travers lesquels s'est construite la mémoire de trois groupes qui ont fait l'objet de mon travail : les exilés, les cartes et les familles des exécutés.

En me fondant sur la nature des participants à mes projets et sur celle des lieux, ma recherche s'est organisée autour de trois grands travaux cartographiques au sein d'un ensemble que j'ai appelé « géographie de la destruction ». Chaque carte est une enquête sur un groupe social et l'espace auquel il est lié. Elle offre la possibilité de représenter ce qui reste de ce lien. La plasticité de ces travaux réside dans les différentes manières

⁵Walter BENJAMIN, *Sur le concept d'histoire*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Payot & Rivages, 2013.

⁶Le concept de mémoire collective auquel j'ai fait référence ici, et qui différencie cette dernière de la mémoire historique, est défini dans les travaux de sociologie de la mémoire menés par Maurice Halbwachs. Selon lui, la connaissance du passé, qui constitue une partie de la conscience collective, n'est pas la même pour tous au sein d'une société mais est particulière à chacun des différents groupes sociaux. Mes travaux plastiques abordent la question du rapport qu'entretiennent le lieu, le groupe et les empreintes qu'ils laissent l'un sur l'autre. Voir Maurice HALBWACHS, *La Mémoire collective*, édition critique établie par Gerard NAMER, Paris, Albin Michel, 1997 et *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

d'intégrer cette trace. Le lieu principal, c'est-à-dire Téhéran, y existe toujours, mais certains lieux auxquels je me suis intéressée ont changé d'aspect en raison de travaux d'urbanisme. Ils ont perdu leur aspect d'origine, ont été détruits ou volontairement délaissés. Ces travaux portent sur des lieux particuliers qui présentent chacun leur propre dynamique.

Ces cartes, à l'exception de celles du quartier des prostituées, qui constitue un groupe disparu auquel je n'avais pas accès, ont été conçues grâce aux souvenirs liés aux lieux qui font l'objet de mon étude, racontés par les membres de différents groupes sociaux. Un ensemble de souvenirs en rapport avec plusieurs lieux dans lesquels survivent des mémoires ont ainsi été collectés. J'ai pu retrouver de différentes manières la trace du lien entre les groupes et l'espace auquel chacun d'eux est lié : dans les souvenirs de ceux qui ont dû quitter la ville et qui n'y sont jamais retournés (la carte des absent.e.s), dans les anciennes cartes d'un lieu disparu tel que la citadelle des prostituées (cartographie du manque) et, enfin, dans les souvenirs d'un groupe dont la mémoire collective est née dans un lieu abandonné, Khàvaràn (la cartographie des invisibles). Comme indiqué précédemment, cette enquête ne couvre pas tous les événements de la décennie. En effet, la réflexion ne porte que sur quelques-uns d'entre eux et privilégie une étude du manque, de l'absence et de l'invisibilité du passé dans le présent. Ces termes renvoient aux traces de ce qui demeure, de ce qui fut hier et aux différentes manières d'aborder l'expérience spatio-temporelle de l'artiste.

Le livre de l'effacement de la citadelle

La Citadelle de Shahr-e no⁷ à Téhéran, le plus grand bordel d'Iran, fut incendiée trois jours avant l'arrivée de l'ayatollah Khomeini dans la capitale iranienne et quinze jours avant la chute du régime monarchique. L'incendie de la Citadelle a été

⁷L'endroit où fut construite la Citadelle de Shahr-e no (ville nouvelle) se trouvait jusqu'au milieu des années 1920 au Sud-Ouest de Téhéran, en dehors des limites de la ville. Shahr-e no était dans un quartier qui fut plus tard appelé Jamshid. Avec l'expansion de la ville durant le règne de Rezà Shâh (il régna de 1925 à 1941) et la destruction des portes de la ville, Jamshid est devenu un quartier à part entière de Téhéran. En 1955, afin d'assurer la sécurité des prostituées, un mur a été construit tout autour de Shahr-e no. Sa superficie était de 135 000 mètres carrés.

suivi quelques mois plus tard par sa destruction totale. Dix ans après, lors de l'été 1988, la République Islamique d'Iran (RII), dans le prolongement de cette destruction, rasait de manière définitive le quartier Jamshid, où se situait auparavant la Citadelle.

J'ai trouvé dans différents livres, des cartes récentes ou, au contraire, très anciennes et datant du milieu du XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire de l'époque où Shahr-e no n'existait pas encore. J'ai mené un travail archéologique par les cartes pour faire apparaître la trace de ce lieu effacé. La lecture de ces cartes, en les croisant avec des documents d'archives (livres, images) permet de saisir l'évolution du lieu, de l'époque où il est apparu et s'est agrandi jusqu'au moment de sa disparition. À partir de 1979, les cartes sur lesquelles j'ai trouvé cette trace « parlent » elles-mêmes de l'effacement, tant ce qu'elles montrent est éloquent. Shahr-e no apparaît encore sur la carte de 1981, alors qu'en réalité elle avait déjà disparu à cette date. En 1984, un rectangle vide apparaît sur la carte à la place de la citadelle. Jusqu'en 1988, « parc en construction » remplace ce rectangle. En 1988, année de la destruction du quartier Jamshid, le mot « DÉTRUIT » est inscrit sur la carte sur l'ensemble du quartier Jamshid et le parc Kàj prend la place de Shahr-e no. À partir de 1988, et jusqu'en 1998 (année de l'inauguration du parc Ràzi), ces inscriptions sont remplacées par l'information « parc en construction ». Alors que toutes les artères de ce quartier ont disparu, il ne reste plus qu'une toute petite trace des deux principales avenues de la Citadelle et seule l'une d'entre elles, dont une petite portion de 80 mètres subsiste, a gardé son nom : Abdolmahmud. Le projet a pris la forme d'un livre de type Leporello qui doit être déployé sur une table⁸.

8 Voir Bahar MAJZADEH, [en ligne], « Mnemonic cartography of violence » *Copy-Past. Revaluating History, Memory and Archive in Cinema, Performing Arts and Visual Culture*, DEAMATICA STUDIA, Universitatis BABES-BOLYAI, 2/2019, p. 119-128, URL : <http://studia.ubbcluj.ro/download/pdf/1261.pdf>. [consulté le 21/10/2020]



Figure 1 : Le livre de l'effacement de la citadelle. Bois/kraft/cuir. 26 x 22 cm. Livre Leporello. 40 pages.



Figure 2 : Le livre de l'effacement de la citadelle.

La carte des absents

Dans les années 1980, suite à la Révolution de 1979, un politicide⁹ a eu lieu en Iran ; il dura sept ans. Son point final a

⁹Un politicide est la promotion et l'exécution de politiques par un État ou ses agents, qui conduit à la mort d'un grand nombre de membres d'un groupe donné. Les groupes de victimes sont définis essentiellement par rapport à leur position hiérarchique ou leur opposition politique vis-à-vis d'un régime en place et de groupes dominants. Voir Barbara HARFF et Ted Robert GURR, « Toward Empirical Theory of Genocides and Politicides, Identification and Measurement of Cases Since 1945 », *International Studies Quarterly*, vol. 32, n° 3, 1988, p. 359–371.

été le massacre des prisonniers politiques à l'été 1988. Le nombre exact des militants tués demeure encore inconnu mais on peut affirmer qu'au moins vingt mille personnes ont péri. Il existe très peu de documents officiels mentionnant ce crime de masse. Néanmoins, de nombreux témoignages des familles, rescapés et militants politiques ont été enregistrés à l'étranger. Ce massacre a constitué pendant de longues années un sujet tabou et fait encore aujourd'hui l'objet de silence et de déni. Durant la même décennie, des milliers d'opposants politiques ont fui l'Iran. Les deux cartographies suivantes abordent cet événement.

Ma cartographie des absent-e-s est une topographie des souvenirs que d'anciens militants politiques conservent de Téhéran. Dix-neuf réfugiés politiques, dont l'exil est dû à des épisodes de répression politique entre 1979 et 1988, ont participé à l'élaboration de cette carte. Il s'agit plus précisément de militants des différents courants politiques qui, du fait de leur opposition au régime du Chah, ont participé à la Révolution et qui ensuite, en raison de leur hostilité au nouveau pouvoir et de la répression exercée à leur encontre, n'ont eu d'autre choix pour survivre ou pour poursuivre leur lutte politique, que de quitter leur pays. Le récit que chacun d'eux a fait du souvenir qu'il ou elle avait d'un lieu précis de Téhéran a été enregistré. Il s'agit concrètement d'une installation cartographique ; chaque voie¹⁰ est diffusée en différents points de la carte actuelle de Téhéran étalée sur une table en très grand format, aux emplacements précis qu'ils m'ont indiqués.

¹⁰Extrait à écouter de l'un des souvenirs racontés, traduit en français: Bahar MAJDZADEH, [en ligne], « exilé-fr », [s.l.], Soundcloud, [s.d]. URL : <https://soundcloud.com/bahar-majdzadeh/exile-fr/s-pBSbNfRlou> (consulté le 26/11/2020)



Figure 3 : La carte des absent-e-s. Bâche vinyle. 120 x 170 cm. Carte étalée sur une ou deux tables en bois de mêmes dimensions, trouées en dix-neuf endroits afin de laisser passer les câbles des haut-parleurs.

La carte des invisibles

Khàvaràn est un terrain aride situé à environ vingt-cinq kilomètres au Sud-Est du centre de Téhéran. Les responsables de la RII appelaient cet endroit « la terre des damnés » et les proches des personnes exécutées l'appelaient « Khàvaràn ». C'est un terrain sec sur lequel la RII défend à quiconque de poser des pierres ou de faire pousser des arbres. Lors de l'été 1981, les dirigeants de la RII ont enterré sur ce terrain, à proximité du cimetière, des Arméniens et des Hindous, les activistes de gauche qu'ils avaient exécutés. Khàvaràn est absent des cartes officielles de Téhéran. J'ai demandé à dix membres de familles d'exécutés d'écrire en un paragraphe un souvenir¹¹ en rapport avec Khàvaràn, accompagné du trajet qu'ils empruntaient de leur domicile à Téhéran jusqu'à Khàvaràn. J'ai ensuite découpé les textes et je les ai collés sur la carte de Téhéran en suivant les trajets qu'ils m'ont décrits. Ainsi,

¹¹Extrait de l'un des souvenirs traduit en français : « Je vois mes amis dans le marché aux fleurs, non en fait ils sont de ma famille. Tout le monde est venu pour acheter des fleurs. Nous nous saluons et échangeons des sourires de façade. Je voudrais du Dianthus rouge, vous n'en avez pas ? Donnez-moi alors des roses rouges. La couleur de ma fleur est toujours rouge. Je monte en voiture, il n'y en a plus pour longtemps. Où est ma cigarette ? Que quelqu'un l'allume pour moi. Mon cœur se met à battre fort, comme si je me rendais à un rendez-vous amoureux avec Hamid (son mari exécuté en 1988). »

j'ai créé une nouvelle carte de Téhéran sur laquelle apparaît Khàvaràn.

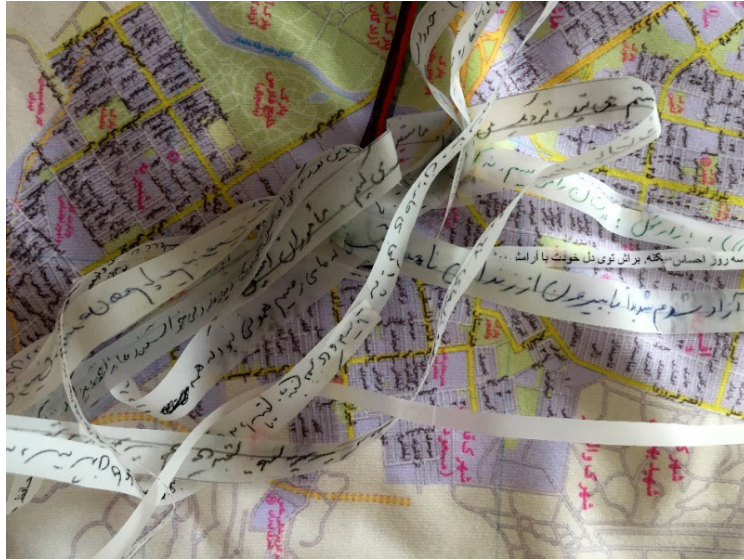


Figure 4 : La carte des invisibles. Tissu, plexiglas, et papier calque. (200 x 145 cm). La carte de Khàvaràn est imprimée sur du verre (18 x 20 cm), légèrement plus haut que le reste de la carte.



Figure 5 : La carte des invisibles.

Réflexion et conclusion

L'image cartographique est le résultat d'une alliance du pouvoir politique et de la science. La carte géographique et officielle d'un territoire n'est jamais la copie exacte de ce qu'elle prétend représenter, elle est toujours incomplète et parcellaire. Selon Brian Harley :

Les cartes cessent d'être essentiellement perçues comme des relevés inertes de paysages morphologiques ou comme des reflets passifs du monde des objets. Elles sont considérées comme des images qui contribuent au dialogue dans un monde socialement construit¹².

Harley, qui considère la cartographie comme une « science des princes » et la perçoit comme un outil du groupe dominant¹³, montre que les cartes sont toujours impliquées dans les processus de pouvoir. Pour lui, les cartes font partie de la catégorie que Michel Foucault qualifie « d'acte de surveillance ». Il écrit :

La cartographie peut être une forme de savoir et une forme de pouvoir. Tout comme l'historien dépeint le paysage du passé sous les couleurs du présent, le géomètre, consciemment ou non, ne reproduit pas seulement l'environnement dans quelque sens abstrait, mais aussi les impératifs territoriaux d'un système politique. Les cartes ont été une invention dans le contrôle de l'espace : elles ont facilité l'expression géographique des systèmes sociaux, et sont un moyen d'étayer le pouvoir de l'État¹⁴.

Aucun État ne peut exister sans territoire et il doit, pour rendre compte de manière concrète de son existence, avoir recours à la carte. Celle-ci montre les frontières de l'État, de la nation, et délimite son espace de souveraineté. Autrement dit, il n'y a pas de pouvoir politique sans carte. « Les cartes sont devenues des images remplaçant l'État-nation lui-même. »¹⁵

¹²Brian HARLEY, « Cartes, savoir et pouvoir » in Peter GOULD et Antoine BIALLY (DIR), *Le Pouvoir des cartes-Brian Harley et la cartographie*, trad. Philippe de Lavergne, Paris, ECONOMICA, 1995, p. 21.

¹³Harley écrit : « L'histoire des cartes est inextricablement liée à l'ascension de l'État-nation dans le monde moderne. [...] L'État est devenu, et est resté l'un des principaux commanditaires de l'activité cartographique dans de nombreux pays. » *Ibid.*, p. 28.

¹⁴*Ibid.*, p. 23.

¹⁵*Ibid.*, p. 49.

L'État, tout au long de l'exercice de son pouvoir, structure le contenu des cartes qui, à leur tour, renforcent symboliquement le pouvoir politique et légitiment aussi bien l'idéologie que l'identité nationale qu'il impose. L'appellation « République Islamique » qui apparaît sur la carte de l'Iran illustre ce propos. En effet « les cartes sont des images qui font autorité »¹⁶, écrit Harley. Ainsi, ce que montre une carte officielle est toujours le reflet de la réalité du pouvoir politique qu'elle sert. Si « la carte est un médiateur silencieux du pouvoir »¹⁷, dans le projet *Géographie de la destruction*, ce constat a été renversé. Dans cette perspective, l'utilisation de la carte dans mes travaux n'est pas neutre, dans la mesure où celle de Téhéran a elle aussi toujours été au servi l'autorité en place en Iran.

L'histoire de Téhéran¹⁸ est celle de destructions et de transformations continues qui ont toujours été liées à la volonté des pouvoirs politiques. En effet, au cours des différents changements de régime dont la capitale iranienne a été témoin, les autorités politiques ont détruit le passé de cette ville. Au moment même où apparaissaient de nouvelles formes d'État et alors que l'Iran entrait dans la modernité et était à la recherche d'une identité et d'une histoire nationale, les deux derniers régimes politiques de ce pays, pressés de réécrire l'histoire, ont entrepris d'effacer les traces de ceux qui les avaient précédés. Quand la dynastie Pahlavi (1925-1979) arriva au pouvoir, elle essaya autant que possible d'effacer les traces des Qajars (1786-1925) – qu'il s'agisse des bâtiments ou des noms de rue. La République Islamique a à son tour effacé de la ville les traces qui pouvaient rappeler la dynastie Pahlavi.

Les transformations spatiales qu'a connu Téhéran suite aux changements politiques ont été transposées sur la carte. Ainsi, les cartes contemporaines de Téhéran, en raison des mutations radicales qu'a subies la capitale au cours des derniers événements politiques violents survenus en Iran, ont connu

16J.B HARLEY, « Déconstruire la carte » in P. GOULD et A. BIALLY (DIR), *Le Pouvoir des cartes...*, op. cit., p. 85.

17Ibid., p. 83.

18Téhéran fut choisie en 1786 par Agha Mohammed Khan Qajar, le fondateur de la dynastie Qajar, comme capitale de l'Iran.

plusieurs modifications. La présence de traces des violences politiques sur la carte de Téhéran remonte à la naissance de la ville. Même s'il ne reste plus beaucoup de traces sur la carte des changements intervenus sous les régimes politiques précédents, une contre-cartographie peut permettre de voir sur la carte actuelle de Téhéran les traces des violences de masse auxquelles le pouvoir politique en place a recouru. Cette contre-carte est l'un des instruments qui permet de saisir la relation politique que la RII entretient avec l'histoire de l'Iran.

Dans mes cartographies, j'ai détourné cette carte officielle de Téhéran, que j'ai tout d'abord dédiée aux opposants politiques du régime (la *carte des absent-e-s*), puis à un groupe social éradiqué (le livre de l'effacement de la citadelle) et, enfin, à un lieu de sépulture des opposants exécutés (la cartographie des invisibles). En réalité, l'important ici n'est pas tant la carte en tant que telle mais plutôt la manière que j'ai choisi la placer au centre de mes projets artistiques ou, comme le dit Denis Wood :

Les artistes cartographes utilisent le pouvoir de la carte pour atteindre des objectifs autres que la reproduction sociale du statu quo. Ils ne rejettent pas les cartes, ils rejettent l'autorité revendiquée par les cartes dans l'unique but de représenter la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire avec impartialité et objectivité¹⁹.

Si j'exploite la carte officielle de Téhéran pour réformer son usage ou remettre en question l'autorité que le pouvoir prétend lui conférer, je ne la modifie pas pour autant : je lui fais jouer le rôle d'un artefact. Dans ce projet, un nouveau mode de lecture de la carte de Téhéran est expérimenté. Un dispositif est ainsi créé. En même temps qu'il donne corps à une réalité ignorée et inconnue, il interroge la neutralité à laquelle la carte semble prétendre vis-à-vis des désastres politiques. Ainsi, le format de la carte permet d'appréhender l'espace d'une façon critique, alors que la carte officielle a tendance à le représenter dénué de tout caractère politique et social.

L'image cartographique peut être retravaillée, puis lue de

¹⁹Denis WOOD, *Map Art, Cartographic Perspectives: Journal of the North American Cartographic Information Society*, n° 53, Winter 2006, p. 10. Cité dans Katharine HARMON et Gayle CLEMANS, *The Maps As Art: Contemporary Artists Explore Cartography*, New York, Princeton Architectural Press, 2009, p. 13 (Traduction de l'auteure).

sorte que ce qui a été détruit devienne visible. Cependant, si les circonstances politiques en Iran étaient aujourd'hui différentes, sans doute me serais-je rapprochée des expériences *in situ*. En effet, ce qui aurait dû, à la base, constituer l'élément plastique de mes travaux sont les espaces publics, mais face à l'impossibilité d'y accéder et d'y travailler, c'est vers la carte (sa représentation graphique) que je me suis tournée. Le projet qu'il serait intéressant de voir un jour aboutir serait le marquage concret dans l'espace public à Téhéran des lieux où des militants ont été arrêtés ou assassinés et de rappeler dans le parc Razi la violence à laquelle les prostituées de Shahr-e no ont dû faire face. Un tel projet, s'il se concrétisait, aurait une portée beaucoup plus large que celle d'un travail de recherche effectué dans les conditions de l'exil.